

---

M A N U S C R I T

---

***RETOUR CHEZ LE PÈRE***

de Madis Kõiv

Traduit de l'estonien par Jean-Pascal Ollivry

cote : EST09D792

Date/année d'écriture de la pièce : 1991  
Date/année de traduction de la pièce : 2009

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

**Madis Kõiv**

**RETOUR CHEZ LE PÈRE (1991)**

*Traduction : Jean Pascal Ollivry\**

*Pièce traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,  
Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier*

*—Version : printemps 2009—*

**Personnages**

LE REVENANT – environ 60 ans

LE PERE – 45-50 ans

LA MERE – 44-45 ans

LE FRERE – 55 ans

MADAME KLAUDI – 40 ans

HERMINE – 25-35 ans

ANNA – 16-17 et 60-65 ans

LE PROPRIETAIRE – homme d'apparence et d'âge variables

LA NOUVELLE OCCUPANTE de l'appartement – femme d'un âge indéterminé

*Lieu* – 1, rue Pedeli, 1<sup>er</sup> étage

*Époque* – alternant entre la première et la deuxième moitié du siècle dernier†

---

\* Remerciements à Antoine Chalvin pour la transcription et la traduction de deux répliques en russe.

† C'est-à-dire du XX<sup>e</sup> siècle, l'indication ayant été modifiée pour l'édition de 2007. (Les notes sont du traducteur.)

## PREMIERE DEMI-HEURE

*Une pièce vide, avec à gauche une fenêtre et une porte-fenêtre. Sur la droite, une porte donnant dans la pièce voisine. Dans le mur du fond, porte sur le couloir. Des arbres derrière les fenêtres, leur feuillage plus précisément, car on est au premier étage. Arbres au feuillage abondant, principalement des tilleuls. À travers le feuillage des tilleuls, on aperçoit des toits en tuiles brun-rouge. La porte-fenêtre donne sur un balcon. Le plancher de la pièce est fraîchement repeint, d'un gris verdâtre. La lumière du soleil passe à travers les interstices du feuillage, frappe le plancher et est réfléchi vers la salle. Dans le mur avant (qu'on ne voit pas, car il coïncide avec la rampe de la scène), il y a également une porte. La porte dans le mur du fond est fermée, mais elle s'ouvre tout de suite. Lorsqu'elle s'ouvre, on s'aperçoit qu'il y a de l'autre côté une entrée sombre, qui peut certes être éclairée si l'on ouvre la porte de la cuisine ou si l'on allume la lumière électrique, mais qui conserve son caractère essentiellement sombre.*

*La porte s'ouvre donc. À vrai dire, elle s'entrouvre pour commencer, ce qui permet de comprendre que la porte de la cuisine n'est pas ouverte et que la lumière électrique n'est pas allumée, et de voir l'épaule et la main d'un personnage, qui tient la poignée de la porte.*

*Ce personnage n'est pas seul, il doit y avoir dans l'entrée quelqu'un d'autre, avec qui il parle.*

CELUI QUI TIENT LA PORTE — Oui, il y a encore un débarras par derrière, avec une porte sous le toit, oui, là-bas, dans le coin sombre... Oui, bien assez, mettez ce que vous voulez, il y a de la place, la porte de l'autre pièce donne aussi sur l'arrière, sur le côté, mais bon, vous verrez bien tout à l'heure, on y accède aussi par la salle à manger.

UNE VOIX — Là, c'est la cuisine ?

CELUI QUI TIENT LA PORTE — Oui, la cuisine, oui. *(Il referme la porte, peut-être pour aller montrer la cuisine.)*

LA VOIX — Ça va. Laissez, on verra plus tard.

CELUI QUI TIENT LA PORTE — Bon, voyons voir la salle à manger, alors. *(Il ouvre la porte en grand, solennellement, et reste dans l'embrasure de la porte, comme s'il n'était pas sûr que l'on puisse marcher sur le parquet fraîchement repeint.)* Qu'est-ce que vous en dites ?

LE REVENANT *(regardant par-dessus l'épaule du propriétaire)* — ... Euh... *(Il observe longuement et soigneusement, comme s'il cherchait quelque chose, se remémorait, ou attendait que quelqu'un survienne, de la gauche ou de la droite – ou d'en face.)*

LE PROPRIETAIRE — C'est beau, non ? Tu ne trouves pas ? Regarde un peu le plancher, comme il brille – comme le gland d'un juif *(il rit)* ... enfin c'est ce qu'on dit, moi je n'en sais rien. On peut avancer ? *(Il reste toutefois planté sur la scène, comme s'il attendait une confirmation avant d'entreprendre quoi que ce soit.)*

LE REVENANT — Allons-y... si vous voulez.

LE PROPRIETAIRE — Allons-y, allons-y, qu'est-ce qu'on attend... *(Il regarde à ses pieds, tâte précautionneusement le plancher du bout de sa chaussure, puis s'efface sur le côté en tenant la porte ouverte.)*

LE REVENANT *(se présente de côté, passe devant le propriétaire, tâte lui aussi le plancher du bout de sa chaussure, le fait glisser légèrement, entre)*

*Le plancher craque légèrement, mais de façon audible, comme un bon instrument ancien – c'est le bruit du vieux bois et du vernis de qualité, auquel s'associent les odeurs agréables des vieilles maisons de bois bien entretenues (et bien repeintes).*

LE REVENANT *(marche sur le plancher jusqu'à la porte du balcon, se tient devant la porte-fenêtre, regarde au dehors)*

LE PROPRIETAIRE — Là c'est le balcon, oui, l'été on peut s'y faire rôtir tout nu si on veut, personne n'y voit rien, avec la vigne vierge qui grimpe, depuis la cour on ne peut rien voir ; maintenant, bien sûr, si quelqu'un dans la ville regarde à la lorgnette depuis son grenier *(il rit)*, mais bon, il y a aussi les arbres devant.

LE REVENANT — Des tilleuls.

LE PROPRIETAIRE — Des tilleuls, oui, trois – enfin, tu l’as vu d’en bas. On m’a dit qu’il faudrait les abattre, ils font beaucoup d’ombre, le mur de la maison aussi a besoin de soleil, enfin peut-être pas tous, seulement une partie. L’été, en bas, dans la véranda, il fait très sombre.

LE REVENANT — N’y touchez pas, si vous voulez bien.

LE PROPRIETAIRE — Quoi donc ?

LE REVENANT — Les arbres, et les branches, ne les abattez pas.

LE PROPRIETAIRE — Bien sûr que non, pourquoi ça, les abattre ? On aurait pu les éclaircir un petit peu, une ou deux branches, mais pas les abattre, qu’est-ce que vous allez chercher, des arbres centenaires, bicentenaires, qui datent presque de l’époque suédoise<sup>‡</sup> !

LE REVENANT — De l’époque suédoise. (*Il rit.*)

LE PROPRIETAIRE — Pourquoi pas, les Suédois, c’était il n’y a pas si longtemps.

LE REVENANT (*se retourne, regarde le propriétaire attentivement*) — Vous même, vous avez vécu ici longtemps ?

LE PROPRIETAIRE — Moi ? Depuis longtemps ? Si je suis vieux ? Depuis longtemps, oui... Enfin, pas si longtemps que ça, quand même. À l’époque de l’indépendance, après la guerre<sup>§</sup>, j’ai acheté la maison à moitié construite.

Oui. Après la guerre ; elle était restée en plan, elle n’a pas pu être terminée avant... avant que je la reprenne, quoi. J’ai vu que l’emplacement était joli, avec un grand jardin, je m’y suis mis, et voilà, elle est debout, tout va bien. Le premier locataire était très satisfait de l’appartement, de l’emplacement aussi.

LE REVENANT — Le premier locataire ?

LE PROPRIETAIRE — Oui, le précédent, il était très content, l’endroit lui plaisait, la maison lui plaisait, l’appartement lui plaisait, et (*il rit*) les habitants lui plaisaient aussi.

LE REVENANT (*se retourne vers la fenêtre*) — Pourquoi est-il parti, alors ?

LE PROPRIETAIRE — Il a quitté la ville.

LE REVENANT — Après la guerre ?

LE PROPRIETAIRE (*étonné*) — Après la guerre ?... Oui, après la guerre.

*Silence.*

LE REVENANT (*se retourne vers la pièce, laisse son regard glisser sur les murs*) — Là-bas (*il montre*), ça va où ?

LE PROPRIETAIRE — Dans la pièce principale. Elle est encore plus grande que cette-ci, mais elle est au nord. Par là (*il montre la salle*), il y en a deux plus petites, côte à côte. Dans la grande pièce aussi, il y a une porte qui donne sur l’arrière. On verra après. Ça devrait être ouvert. (*Il se dirige vers la porte de la pièce voisine.*)

LE REVENANT (*brusquement*) — Non.

LE PROPRIETAIRE (*s’arrêtant*) — Quoi ?

LE REVENANT — Non, laissez, je verrai bien après... je regarde un peu... Disons comme ça : je vais faire un petit peu le tour, tout seul... sans personne. Je descendrai vous voir après, si vous avez le temps.

LE PROPRIETAIRE — Bien sûr que j’ai le temps, si on fait affaire. Si vous voulez regarder, eh bien regardez ! Je vous monte une chaise, comme ça vous pourrez vous asseoir et vous reposer un peu.

LE REVENANT — Mais non, laissez donc, ce n’est pas la peine... Je ne reste pas longtemps, d’ailleurs... je fais un petit tour, je réfléchis et... oui, non...

---

<sup>‡</sup> Le XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>§</sup> Il s’agit de la guerre qui a opposé l’Estonie à l’armée bolchevique entre 1918 et 1920.

LE PROPRIETAIRE — Faites comme vous voulez, rien ne vous presse, regardez, inspectez... là-bas derrière, c'est le débarras – je l'ai déjà dit –, le garde-manger est dans la cuisine, il y a un grenier... enfin, dans la cour, il y a une bonne grande cave, pour y mettre vos pommes de terre et un tonneau de salaison, des pommes d'hiver ou... Bon, ça va bien (*il regarde autour de lui s'il a oublié quelque chose*)... Passez en bas, après, c'est ça... Bon, alors... (*Il sort.*) Je ferme la porte, ou je la laisse ouverte ?

LE REVENANT — C'est égal, laissez-la...

LE PROPRIETAIRE (*ferme la porte derrière lui ; la rouvre, regarde dans la pièce*) — Qu'est-ce que vous m'avez dit ? Je la laisse ouverte ou je la ferme ?

LE REVENANT — Fermez-la, fermez, si vous voulez.

LE PROPRIETAIRE — Comme Monsieur désire. (*Il ferme la porte, la rouvre au bout d'un instant et regarde dans la pièce, comme s'il avait oublié quelque chose.*) Non, non, rien, vous passez en bas, alors, après. (*Il ferme la porte, piétine derrière la porte, commence à s'éloigner ; on entend par derrière le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme, puis une autre, plus lointaine, et des pas qui descendent l'escalier. À travers plusieurs murs, lointains comme l'éternité.*)

LE REVENANT (*debout, écoute les pas*)

*Toujours des pas dans l'escalier. Au dehors, le vent bruit dans les arbres – il doit y avoir au loin un grand chêne. Bruissement du chêne dans le vent.*

LE REVENANT (*debout, écoute, écoute de plus en plus intensément, écoute le bruissement du chêne, les bruits de la rue, le brinquebatement d'une charrette, un enfant qui crie, toujours dans le lointain, comme si la voix en arrivant à ses oreilles était déjà vieillie, transformée, usée ; un chien court en faisant crisser le gravier, une poule bat des ailes dans la poussière, un pigeon roucoule sous l'auvent du toit. Sifflement de locomotive.*)

*Le chêne, comme précédemment.*

LE REVENANT (*se dirige vers la porte du couloir, mesure la pièce du regard, se dirige vers la fenêtre*) — Un, deux, trois, quatre, cinq... Le canapé entre là. Ici, la radio. (*Il reste planté entre le canapé et la radio imaginaires.*) Telefunken... non, pas Telefunken, Philips... non plus... non... (*Il regarde par la fenêtre.*) La cave, oui, le puits, la roue du puits (*il étire son cou*), la fabrique de limonade. (*Il vient au centre de la pièce.*) La table. (*Il mesure de nouveau en marchant.*) Enfin, avec des rallonges, c'était encore plus long. (*Il fait de grandes enjambées au centre de la pièce, regarde le plafond.*) Une vasque jaune, ondulée, presque comme une soupière, mais plus grande, deux ampoules. (*Il étire son bras en direction du plafond, s'avance, s'arrête auprès du mur imaginaire (en réalité la rampe), renifle.*) Un buffet en noyer. (*Il met les mains devant les yeux, imagine quelque chose.*) Quelle odeur, le buffet ? Pas de nourriture, non, des épices... non...

*Au même moment, on ouvre la porte dans le mur latéral ; un homme de taille moyenne, chauve, âgé d'environ quarante-cinq ans, tenant une casquette blanche à la main, s'avance sur la pointe des pieds, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un, en direction de la porte de la pièce du fond (vers l'avant de la scène, à gauche du revenant), regarde au-delà de la rampe, retourne, toujours sur la pointe des pieds, vérifie que la porte latérale a bien été fermée, se dirige vers la porte du couloir.*

CELUI QUI VIENT D'ENTRER (*en réalité le Père, ouvre précautionneusement la porte*)

LE REVENANT (*toujours la main devant les yeux*) — Pourquoi est-ce que tu te faufiles comme ça ?

LE PERE (*regarde celui qui vient de l'interroger, mais comme s'il le croyait moitié plus petit, troublé par la taille réelle du questionneur*)

LE REVENANT — Où vas-tu ?

LE PERE (*comprend mieux ce qu'il voit, regarde longuement, comme se remémorant, mais il demeure dans ce regard une impression de farce, de comédie*) — ... Qui... ?

LE REVENANT — Tu sais bien que c'est moi.

LE PERE (*renonce à sortir, renonce à faire semblant, repousse l'un comme l'autre à plus tard, fait un mouvement comme pour aller s'asseoir sur le canapé, s'aperçoit que l'emplacement est vide, regarde le revenant d'un air de reproche, comme si celui-ci était coupable de la disparition des objets*) — Je me demande où ce ca... cette chaise a bien pu passer.

LE REVENANT — Une chaise ? *(Il secoue la tête.)* Je ne me souviens pas.

LE PERE *(regarde, comme perdu dans ses pensées, par la fenêtre, ou voit peut-être au dehors quelque chose de réellement intéressant)*

LE REVENANT *(ôte la main de devant ses yeux et se tourne vers le père)*

*Ils se regardent longuement l'un l'autre.*

LE PERE — Je vais chercher une chaise. *(Il va dans la pièce voisine ; insolites, une odeur étrange et un bourdonnement s'échappent de la pièce à l'ouverture de la porte.)*

*Bruit de remue-ménage derrière la porte.*

LE PERE *(ressort en tenant dans chaque main une chaise à dossier incurvé, ferme la porte en la poussant du pied, pose une chaise à côté de la porte, apporte l'autre au revenant, revient sur ses pas, mesure du regard la distance séparant les deux chaises, soigneusement, le bout de la langue dépassant entre les dents, comme s'il s'agissait d'une tâche particulièrement délicate et précise)*

LE REVENANT *(ajuste la position de sa chaise)* — Tu devais aller quelque part ?

LE PERE *(ajuste sa chaise et s'assoit)* — Euh...

*Silence, qui menace de devenir gênant.*

LE PERE *(se gratte le front du bout du doigt)* — Maintenant, je... *(il sourit, désigne la porte de la pièce voisine, son sourire n'est pas exempt d'un certain sentiment de culpabilité)* ... je suis dans la grande pièce – elle était vide, n'importe comment.

LE REVENANT *(désigne de la main autour de lui)* — Mais celles-là, les autres pièces, elles n'étaient pas restées vides ?

LE PERE — Si... mais ici, on a fait des travaux. *(Il regarde le plancher fraîchement repeint, le tâte du doigt.)*

LE REVENANT *(regarde le plancher)* — La même vieille couleur, vert, comme l'autre fois.

LE PERE *(rapidement, comme s'il souhaitait se débarrasser rapidement d'une chose gênante)* — Qu'est-ce qu'on aurait pu mettre d'autre ? *(Brusquement.)* Est-ce que vous voulez rest... louer cet appartement ?

LE REVENANT — Qui, vous ?

LE PERE — Eh bien...

LE REVENANT — Tu vis bien ici, non ?

LE PERE — Hm hm. *(Il sourit tristement.)* Tu sais, ma vie...

LE REVENANT — Tu es seul, ou...

LE PERE *(regarde par la fenêtre, indifférent, ne répond rien)*

LE REVENANT — Où est maman ?

LE PERE — Qui ?

LE REVENANT — Notre... Ma mère.

LE PERE *(regarde fixement le plancher)* — Tu as vieilli.

LE REVENANT — Pas toi. J'ai vu une photo où tu étais plus vieux. Je ne t'aurais pas reconnu, mais c'était écrit au dos.

LE PERE — Qu'est-ce qui était écrit ?

LE REVENANT — Que c'était toi.

LE PERE — Quoi d'autre ?

LE REVENANT — Rien d'autre... et la date.

LE PERE — Hm hm. *(Il ne demande pas quelle était cette date, et cette absence de question est perceptible.)*

*Silence.*

LE PERE — Et dehors, il faisait chaud ?

LE REVENANT — Très chaud – pour autant que je m’en souviene, c’était il y a longtemps.

LE PERE — C’est vrai, bien sûr, tu es pieds nus.

LE REVENANT (*relève les jambes de son pantalon, regarde ses pieds*) — Mais non, voyons.

LE PERE (*hausse le ton*) — Et fais attention à ne pas te blesser les pieds, mon garçon, sinon tu attraperas encore des panaris, et ce sera des pleurs à n’en plus finir. Il n’y a pas d’eau chaude, non plus, pour te faire un bain de pieds. Le plancher de la cuisine n’est pas encore sec, tu ne peux pas y aller. Il a été repeint hier. Je me suis demandé s’il fallait que je prenne mon manteau, il y a du soleil, bien sûr, mais le vent peut être frais.

LE REVENANT — Je ne me rappelle pas qu’il y ait eu du vent. (*Il écoute.*)

*Le chêne bruit.*

LE REVENANT — Il faisait chaud, c’est vrai, mais pas au point de vouloir être pieds nus.

LE PERE — Fais attention, près de la porte en bas, un imbécile a cassé une bouteille, j’ai ramassé les morceaux mais il peut en rester. (*Il regarde au dehors, par la fenêtre, pousse un soupir.*) Il faut y aller, le soir tombe déjà.

LE REVENANT (*regarde au dehors par la fenêtre, indifférent*) — Où vas-tu donc, au juste ?

LE PERE — Je dois passer au travail.

LE REVENANT — Encore ?

LE PERE — Oui.

LE REVENANT — Alors, si tu dois... (*Il s’approche de la porte du balcon, ouvre la porte.*)

LE PERE — Ça ne marche pas.

LE REVENANT — La porte du balcon ? Elle n’ouvre plus ?

LE PERE — Il n’y a plus de balcon.

LE REVENANT — Comment ça ? Bien sûr que si !

LE PERE (*rit, fait avec la main un signe d’abandon, va vers la porte du couloir, s’arrête, réfléchit*)

LE REVENANT — Est-ce que je loue cet appartement, alors ?

LE PERE — Il demande combien ?

LE REVENANT — On n’a pas encore parlé de cela.

LE PERE — Mon petit vieux, fais attention à ne pas te faire rouler.

LE REVENANT — Euh... d’accord, bien sûr, mais... sur le fond ?

LE PERE — Oh ! Loue-le, si tu penses que... si...

LE REVENANT — Si ?

LE PERE (*fait de nouveau avec la main un signe d’abandon, sort, reste sur le seuil, réfléchit*)

LE REVENANT (*regarde vers la porte*)

LE PERE (*recule, s’immobilise, regarde le Revenant*)

*Long silence.*

LE PERE — Tu es trop vieux...

LE REVENANT (*énervé*) — Tu l’as déjà dit. Qu’est-ce que je peux y faire ?

LE PERE — Je sais, je sais.

LE REVENANT — Qu’est-ce que j’y peux, si je suis trop vieux ?

LE PERE — ... et pas moi.

LE REVENANT (*hausse les épaules, tourne son regard vers la fenêtre*)

LE PERE (*pas fort*) — Et qu'est-ce que *moi* j'y peux ?

LE REVENANT — Rien, bien sûr... ou...

LE PERE — Quoi, ou ?

LE REVENANT — Non, rien.

LE PERE (*immobile, attend que ce « ou » soit explicité*)

LE REVENANT — Vas-y, vas-y ! Mais reviens, hein !

LE PERE — « Reviens, hein »... Qu'est-ce que tu entends par là ?

LE REVENANT — Que la dernière fois, tu n'es pas revenu.

LE PERE — Où ça ?

LE REVENANT — Pas rentré.

LE PERE — Pas rentré où ?

LE REVENANT — Tu le sais bien, à quoi donc joues-tu ?

LE PERE — Un retour là-bas, ça n'aurait pas été un retour. C'était un lieu provisoire, de toute façon.

LE REVENANT — Comme nous ?

LE PERE — Qui a dit que vous auriez dû rester là-bas ? Vous deviez venir aussi, après tout.

LE REVENANT — Personne ne l'a dit, mais on est restés quand même, tu vois.

LE PERE (*écarte les bras*) — Alors, tu vois. (*Il s'avance de nouveau sur scène.*)

LE REVENANT — Ants est tombé malade.

LE PERE (*recule*)

LE REVENANT — Oui. Ants est tombé malade et on ne pouvait plus aller nulle part.

LE PERE (*immobile, hésite*) — Il a guéri ?

LE REVENANT — Oui.

LE PERE (*soupire*) — Alors c'est... bien.

LE REVENANT — C'est bien...

LE PERE — Allez, j'y vais, je reviens vite.

LE REVENANT — Oui, reviens.

LE PERE (*part, ferme la porte, on entend de nouveau des pas dans le couloir et le bruit des portes, puis les pas qui descendent l'escalier*)

*De nouveau des pas dans l'escalier, de nouveau le chêne, plus longuement maintenant que précédemment, plus lourdement.*

*Silence.*

LE REVENANT (*s'avance vers la rampe et disparaît (passe dans la pièce du fond, qui n'est pas contenue dans le décor)*)

*La pièce reste vide. Lentement, les ombres avancent sur le mur et sur le plancher, dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre, tandis qu'on va vers le soir, puis le soleil disparaît derrière quelque chose et les ombres disparaissent aussi. Par la fenêtre, on n'aperçoit plus qu'un point élevé encore touché par les rayons du soleil — un oiseau, une cheminée, le toit du grenier d'une maison éloignée. Puis ceux-là même disparaissent et le soir tombe, l'obscurité commence à se rassembler dans les coins.*

*Les bruits viennent avec l'obscurité. Pour commencer, on ne sait pas trop qui, ou ce qui en est la cause, ni où, ni à quelle distance ; on a un moment l'impression que le bruissement des chênes continue, auquel se mélange le bruit des glands qui tombent sur le toit en carton goudronné de la réserve à bois et que l'on entend rouler ; puis il semble que ce soient plutôt des souris, qui viennent on ne sait d'où (peut-être du débarras sous les combles, dont a parlé le propriétaire), le long des murs,*



*puis se promènent et remuent des objets délabrés. Mais il semble ensuite que ce n'est ni l'un ni l'autre, que c'est simplement quelqu'un qui respire, lentement, indifféremment, comme un dormeur.*

*Brusquement, il y a un trou circulaire dans le plancher obscur. Du trou se répand une lumière profonde, comme venue du centre de la terre. Progressivement se joignent à cette lueur profonde des bruits indéfinissables (l'écho lointain d'un sabbat infernal ?).*

*Il n'y a toutefois pas de paix dans la respiration profonde du dormeur (peut-être le bruit qui sort du trou le dérange-t-il) ; on l'entend se tourner d'un côté sur l'autre, tirer à lui sa couverture tombée ou son drap tire-bouchonné, ou au contraire les envoyer promener. De temps à autre, on a l'impression que le dormeur peine à respirer, que quelque chose lui obstrue la gorge ou le nez, ou encore que des rêves le tourmentent. Ceux-ci ne sont certainement pas agréables.*

*Il rêve peut-être, par exemple, qu'il se trouve dans cette même pièce que baigne la froide lueur émanant du trou, qu'il est debout entre deux chaises, mais que la pièce soit vide, cela il ne sait pas, tout cela n'est pour lui qu'un rêve (effrayant), les choses ont été comme mises dehors, toutes, sauf ces deux chaises. Il est debout, mais il ne sait plus marcher. Il fait des efforts pour avancer, pour atteindre l'une des deux chaises, mais il ne peut pas remuer les jambes, ou il n'ose pas, il tend les bras en avant comme s'il était aveugle, ce qu'il n'est pas du tout, il voit très bien (son rêve), puis il tourne son regard vers la fenêtre, les fenêtres, qui tout à l'heure encore laissaient passer la faible lueur d'un soir d'automne (ou de printemps), mais qui se sont brusquement obscurcies, comme recouvertes, comme si l'on avait (de l'extérieur !) tiré des stores devant elles. Maintenant il ne cherche plus à atteindre les chaises, il ne veut plus rien au juste, il crie :*

Qui est là ?

*Personne ne répond, tout est silencieux, le trou se retire en lui-même et ne se montre pas – même si sa froide lumière, dont il est impossible de déterminer la direction, demeure –, le chêne ne bruit plus, on n'entend plus de pas dans l'escalier, les souris sont parties elles aussi.*

Qu'est-ce qu'il y a là ? (Il désigne de la main les fenêtres fermées.) Qui a couvert les fenêtres ?

*(Il essaie d'avancer, trébuche et tombe à quatre pattes, reste immobile, à quatre pattes, au centre de la pièce.)*

Je ne peux pas me lever. (Il tourne la tête derrière lui, regarde vers les fenêtres.) Qu'est-ce qu'il y a derrière la fenêtre ?

*(Il fait deux ou trois pas à quatre pattes, comme un chien, atteint une chaise, se cogne la tête contre le bord de la chaise, reste sur place, cramponne la chaise, se lève lentement, essaie de pleurer, n'y arrive pas non plus, escalade la chaise, regarde effrayé autour de lui.)*

Où est passé le buffet ? Où est la table ? Où est la radio ? (Il regarde vers le mur arrière (en réalité, la salle).) Où est passé le tableau ? (Il tourne la tête.) Où est mon canapé ? (Il crie.) Où est mon canapé ?

UNE VOIX — On l'a emporté. (La voix vient peut-être du trou (maintenant éteint), ou peut-être du pied du mur, contre le plancher.)

CELUI QUI EST ASSIS (se tourne vers la voix) — Qu'est-ce que c'était ?

LA VOIX (disparaît dans les profondeurs (dans le trou ?) et commence à se manger elle-même) — Oon l'aa eem-poo-éé.

CELUI QUI EST ASSIS (regarde intensément dans la direction de la voix, mais ne voit visiblement rien, puisque malgré la faible lumière le pied du mur est entièrement ténébreux) — Où es-tu ?

LA VOIX — Ii-ii.

*Petit à petit, le pied du mur s'éclaircit à l'emplacement de la voix.*

CELUI QUI EST ASSIS (est assis sur la chaise, attend)

*La lueur au pied du mur se fait de plus en plus claire et illumine son voisinage immédiat. C'est (comprend-on) la tête nue et phosphorescente de quelqu'un. À la lumière de la tête deviennent visibles le front, puis les yeux, puis le nez, puis la bouche. Le visage sourit, mais tristement, avec un air de culpabilité, mais aussi de triomphe.*

CELUI QUI EST ASSIS — Papa ?

LA VOIX — Ouu-ii.

LE REVENANT — Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi es-tu couché ?

LE PERE — Ee nee eeu paa mee ee-lee-vée.

LE REVENANT — Quoi ?

LE PERE — Ee nee eeu paa.

LE REVENANT — Quoi ? Pourquoi tu ne te lèves pas ? (*Effrayé.*) Tu as bu ?

LE PERE (*rit aux éclats*) — Oon.

LE REVENANT — Qu'est-ce que tu fais par terre ? Où sont passées toutes les choses ? Qu'est-ce que c'est que ces tissus devant la fenêtre ?

LE PERE (*commence à râler et à se tortiller, se tourne çà et là, puis rampe comme un serpent, avec agilité, en direction des chaises*)

LE REVENANT (*effrayé, se met debout sur une chaise*)

LE PERE (*se ment avec rapidité, comme une vipère, sa tête phosphorescente en avant, en direction des chaises*)

LE REVENANT — Papa ! Ne fais pas ça !

LE PERE (*rampe sous la chaise, se tortille en direction de la porte, l'ouvre en la poussant de la tête, disparaît dans le couloir*)

LE REVENANT — Papa ! Où vas-tu ? Papa, c'est l'escalier, tu ne peux pas descendre !

LE PERE (*derrière la porte*) — Mèè sii !

LE REVENANT (*saute de la chaise, court dans le couloir à la poursuite du reptile, la lumière de la pièce se déplace avec lui*)  
*Maintenant, le couloir est éclairé et la pièce est obscure, on aperçoit la porte d'entrée à petits carreaux, la cage d'escalier derrière elle, un miroir au mur du couloir, puis la porte se referme, la pièce demeure dans l'obscurité, le même trou recommence à luire, voix mélangées dans l'entrée, puis les rideaux qui obscurcissaient les fenêtres tombent (ou quelqu'un les écarte), la pièce demeure obscure, à l'exception des fenêtres grisâtres. Quelqu'un dort, se retourne, fait un bruit de mâchonnement.*

LE REVENANT — Maman, maman ! J'ai soif ! (*Il se lève de sa banquette contre le mur, s'assoit.*) Maman ! J'ai soif !

*Bruit de pieds nus dans la pièce du fond, une silhouette en chemise de nuit s'approche de la banquette.*

LA MERE — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE REVENANT — Maman, j'ai soif.

LA MERE — Tu es malade ?

LE REVENANT — Oui. J'ai soif.

LA MERE — Attends, laisse-moi voir... Ça va, ce n'est rien, dors. (*Elle cherche un récipient.*)

*Bruit d'eau. On verse. On boit.*

LA MERE — Dors, maintenant.

LE REVENANT — Oui.

LA MERE (*repart*)

LE REVENANT — Maman, où est parti papa ?

LA MERE — Nulle part.

LE REVENANT — Où est-il ?

LA MERE — Dors.

LE REVENANT — Où ?

LA MERE — Dans la pièce du fond.

LE REVENANT (*écoute, puis s'étend, respire*)

*La silhouette blanche s'éloigne. De nouveau, bruits de sommeil. Nuit de printemps (ou d'automne) habituelle, lent éclaircissement, de nouveaux bruits se mêlent à ceux du sommeil — ceux du matin : chant du coq, voix matinales irritées,*

*quelqu'un pompe de l'eau, on ouvre une porte quelque part, quelqu'un referme à grand fracas la porte de la cour derrière lui, le chêne bruit de nouveau, on balaie la cour ou la rue. Les bruits se rassemblent et s'accumulent, croulent les uns sur les autres, s'enfouissent les uns les autres, s'interrompent et se mélangent, le mouvement du soleil et l'écoulement du temps s'accroissent : quand le soleil atteint l'horizon, il va à toute vitesse, à peine le crépuscule est-il passé qu'on le retrouve déjà sur le mur, puis sur le plancher, puis sur l'autre mur, de plus en plus vite au fur et à mesure qu'il s'éloigne.*

*Subitement, la pièce est pleine de gens, les portes s'ouvrent et claquent, des meubles apparaissent, la table entourée de chaises au centre, une banquette contre le mur, une table basse pour la radio et un poste de radio, un buffet à l'avant de la scène (l'autre mur !), au plafond un lustre semblable à une soupière. Les gens traversent la pièce rapidement, ils arrivent à peine à parler, une sorte de chuintement s'échappe de leurs bouches. On va et on vient – le père, la mère, les enfants, la bonne –, on met la table à toute vitesse pour le petit déjeuner, tout le monde s'installe dans la précipitation, on dévore des tartines, des petits pains, de la bouillie, qu'on arrose de lait ou de café, et l'on s'éparpille aussitôt, on débarrasse la table, les conversations sont incompréhensibles.*

*On comprend simplement que l'on force quelqu'un à boire du lait, dont il ne veut pas. Quelqu'un s'angoisse à l'idée de tomber malade, de rater quelque chose, d'être en retard – au jardin d'enfants, à l'école, au travail –, et puis c'est tout.*

*La pièce est déjà vide de nouveau, le temps semble s'apaiser un instant, c'est un milieu de matinée d'automne dans une salle à manger vide, au dehors retentissent des bruits de milieu de matinée.*

*On appelle une certaine Endla. Endla répond d'une voix haut perchée et criarde. On l'envoie dans la cour, à la cave, dans la buanderie, dans la réserve à bois, dans le grenier, à la lingerie. Elle parsème tout cela de quelques couplets d'une vieille chanson très connue, pourtant maintenant oubliée.*

*Alors survient de la lumière, un objet réfléchissant est apparu quelque part, le rayon de lumière se meut rapidement et de façon désordonnée sur le mur, en avant et en arrière, puis portes et fenêtres s'ouvrent à grand fracas, le vent s'engouffre, on entend le souffle du vent et les feuilles qui s'agitent, des gens passent (entrent et sortent) par les portes et les fenêtres, en même temps que des feuilles et des ordures, personne ne reste en place un seul instant, la lumière est frénétique et violente, les gens empoignent les objets et sortent précipitamment, la pièce reste vide, avec juste des feuilles sur le plancher.*

*Puis des pas lourds gravissent l'escalier, des moteurs et des machines rugissent et gémissent. Un homme à la tête casquée regarde dans la pièce, une arme automatique à la main. Depuis la porte, il ouvre le feu en direction de la salle.*

*Cris et hurlements.*

*Le tireur regarde le résultat de son travail, semble satisfait, écrit quelque chose en grand sur le mur.*

*Il s'en va.*

*Tout reste en l'état. La pièce vide, le planché jonché de feuilles, les portes et les fenêtres entrouvertes, les lettres gigantesques sur le mur.*

## DEUXIEME DEMI-HEURE

*Le Revenant entre par la pièce du fond (devant la scène), comme s'il venait d'aller y voir quelque chose et qu'il en ressortait maintenant. Il reste debout et observe les débris, les portes abattues et brisées, le papier peint déchiré. Un amoncellement d'objets vétustes s'est formé dans un coin de la pièce, avec des bottes de feutre et des manteaux (vestes matelassées) jetés les uns sur les autres. Dehors, le soleil a disparu, le ciel est devenu nuageux, il pleut, il fait froid, la pluie crépite désagréablement, l'eau éclabousse la pièce à travers la fenêtre et la porte-fenêtre ouvertes.*

*Le Revenant reste planté, hésitant.*

*Pas dans l'escalier.*

*Le Revenant regarde la porte du fond, écoute, attend.*

*La personne qu'on entendait est arrivée à l'étage, elle ouvre la porte – c'est le Propriétaire, mais avec une apparence et un âge complètement différents.*

LE PROPRIETAIRE (*restant debout sur le seuil et regardant le Revenant d'un air interrogateur*) — Alors, qu'est-ce qu'on en dit, vous le prenez ?

LE REVENANT — Ça ? (*Il désigne les débris et le papier peint déchiré.*)

LE PROPRIETAIRE (*regardant autour de lui, d'un regard qui ne voit alentour rien d'inattendu ni d'étrange*) — Quel est le problème ? (*Il pousse les débris du pied.*) Vous avez vu la chambre du fond, aussi ? Ça va ?

LE REVENANT (*haussant les épaules*) — Comment est-ce que tout ce bazar... ?

LE PROPRIETAIRE — Ma foi, ça s'accumule toujours, à force, (*d'un air de reproche*) quand on ne ferme pas correctement les portes et les fenêtres.

LE REVENANT — À force ?

LE PROPRIETAIRE — Oui, avec le temps...

LE REVENANT — Et en combien de temps, alors ?

LE PROPRIETAIRE (*semblant n'avoir pas entendu la question, se dirigeant vers le monceau de débris dans le coin de la pièce, d'où il soulève une vieille veste matelassée en la tenant par une manche*) — C'est à vous, ça ?

LE REVENANT — Quoi donc ?

LE PROPRIETAIRE — Ce manteau, ou ce pardessus, enfin je ne sais pas comment vous l'appellez. Les bottes, aussi. (*Il extrait des bottes chaulées de la base du tas.*) On pourrait aller en Sibérie.

(*Distraitement.*) Si longtemps, si longtemps. (*Il rejette les bottes sur le tas.*)

LE REVENANT — Est-ce que vous êtes vraiment encore le propriétaire de cette maison ? Est-ce que vous avez le droit de louer cet appartement ?

LE PROPRIETAIRE — Comment donc ? Je n'ai pas le droit de louer cet appartement ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est ma maison, j'y fais ce que je veux, je la loue ou je la garde pour moi.

LE REVENANT — Pourquoi est-elle si mal entretenue, alors, si elle est à vous ? Regardez ces murs, ces portes, ces fenêtres, ces papiers peints ! (*Il tire sur une bande de papier décollée, sous laquelle on découvre de vieux journaux ; il reste immobile, la bande de papier à la main, il penche la tête, lit.*)

LE PROPRIETAIRE — Qu'est-ce que... (*Il regarde ce que le Revenant regarde.*)

LE REVENANT (*lit les vieux journaux, la tête de travers, la bande de papier peint à la main*)

LE PROPRIETAIRE (*s'approche, penche lui aussi la tête de travers, ne voit peut-être pas très bien, cherche à tâtons ses lunettes dans sa poche, ne les trouve pas*) — Qu'est-ce qu'ils écrivent ? Je ne vois pas bien, mes lunettes sont restées en bas.

LE REVENANT (*cherche distraitement ses lunettes dans sa poche, les trouve, les déplie*)

LE PROPRIETAIRE (*tend la main*)

LE REVENANT (*ne remarque pas la main tendue, chausse ses lunettes, penche la tête encore davantage, lit*)

LE PROPRIETAIRE — Qu'est-ce qu'ils écrivent ?

LE REVENANT (*montre une photo*)

LE PROPRIETAIRE (*regardant attentivement*) — C'est Pismark ?

LE REVENANT — Altmark.

LE PROPRIETAIRE (*essayant de se rappeler*) — Altmark, Altmark, Altmark...

LE REVENANT (*montrant quelque chose du doigt*) — Regarde, on a libéré les prisonniers de guerre.

LE PROPRIETAIRE (*approchant le visage tout contre la photo*) — Qu'est-ce qu'ils se sont mis sur la figure ?

LE REVENANT — De la barbe.

LE PROPRIETAIRE — Tu as vu ? Ils se sont tous laissé pousser la barbe !

LE REVENANT — Cela n'a rien d'étonnant, vu le temps qu'ils ont passé enfermés sur le bateau. (*Il montre.*)  
Capitaine Philip Vian.